

« LE VIEUX PROF »

Par Madeleine LENFANT

Dès qu'elle l'introduisit dans la salle d'attente, il attira son attention.

Non qu'il fût spécialement beau ou laid. Non que par sa stature il imposât le respect. Non que par sa tenue il semblât particulièrement excentrique.

Non. Rien de tout cela. Un individu normal ; normal dans toute la banalité du terme.

Assez massif, les épaules voûtées, il avait dû être plus grand, et, peu à peu, s'était tassé sur lui-même. Les cheveux clairsemés, gris, encadraient un visage carré. Les traits, sans doute fermes il y a quelques années, s'étaient affaiblis. Seuls les yeux, petits, marron, et enfoncés dans leurs orbites, brillaient par instants d'un éclat soutenu, éclairant de deux braises brunes la face cireuse.

Mais pourquoi l'avait-il captée ? Elle en voyait pourtant défiler, des individus, dans ce cabinet de psychanalyste ! Et autrement plus marquants que ce sujet terne, inodore et sans saveur ! Oui. Pourquoi ? Pourquoi depuis tantôt essayait-elle d'imaginer son attitude dans la salle d'attente ? De deviner les magazines qu'il feuilletterait ou le fauteuil qu'il choisirait ?

- *Allons ma pauvre fille, arrête un petit peu le cinéma qui tourne à vide dans ta tête. A force de voir des gens à problèmes, tu échafaudes des scénarios à tort et à travers.*

Ce fut enfin à lui. Elle ouvrit la porte de la salle d'attente.

Tiens, fait bizarre, elle ne connaissait pas son nom. Il avait sans doute, pour prendre rendez-vous, téléphoné directement au psychanalyste.

Perdu ! Ce n'était pas un lecteur du « Figaro » ! Mais par contre gagné ! Il avait élu domicile sur le fauteuil de l'angle Nord, le plus lointain par rapport à l'entrée. Il y était à peine posé, comme en sursis, les genoux pliés, les coudes appuyés dessus, et son menton trop lourd reposant dans le creux jaunâtre de ses mains.

- *Monsieur !*

Il s'était levé brusquement, basculant en avant son corps comprimé, et s'était encadré dans l'embrasure de la porte. Le temps d'un éclair elle revit cette silhouette ramassée, apeurée, comme écrasée par l'espace rectangulaire.

Il lui arrivait rarement, à présent, de désirer être une mouche pour pénétrer dans le bureau du psychanalyste, et pour surprendre les confidences de tous ces êtres qu'elle avait introduits. Au début pourtant, cette volonté l'avait souvent habitée, de violer l'intimité de ces visages, de bousculer leur neutralité au mépris, elle le savait, du secret professionnel !

Puis, petit à petit, elle s'était accoutumée à sa fonction. Ses échanges avec le psy l'avaient convaincue que les problèmes des clients, quoique variés, tournaient autour de quelques idées fortes. Et elle était même parvenue à deviner, ne serait-ce que par l'âge, le sexe et l'aspect de la personne, le motif de la consultation. Démarche presque inconsciente de son esprit, devenue quasi-automatique.

Pourquoi ce jour-là était-elle impatiente d'obtenir une indication, même la plus légère, sur cet homme ?

- *Véronique, vous noterez le prochain rendez-vous pour Monsieur, mercredi 28 à 17 heures.*

- *Monsieur ... ?*

- *Berger !*

Ce nom soudain dévoilé lui fit l'effet d'un mot connu, familier presque. Berger... Mais c'était son prof de Maths de 4^{ème} ! Elle ne l'aurait vraiment pas reconnu. Mais maintenant qu'elle le savait, effectivement...

Il est vrai que dix-huit ans avaient passé. Oui, dix-huit ans !

Ce nombre l'effrayait, lui faisant ressentir plus intensément la fuite inexorable du temps. Mais ces dix-huit ans avaient pesé d'un poids différent sur leurs deux vies. Autant sa jeune personnalité s'était épanouie, créant dans la société sa bulle de liens et d'indépendance ; autant lui s'était ratatiné, avait laissé son physique se dégrader et son caractère se faner. Quelle différence avec Berger, le vrai Berger, le prof de 4^{ème}, celui qui les terrorisait !

Machinalement, elle introduisit la personne suivante, et entreprit le rangement des dossiers en instance pour pouvoir fermer plus rapidement le cabinet.

Plus l'heure tournait, et moins elle avait la tête à ce qu'elle faisait. Un flot de souvenirs très précis l'envahissait.

Ce soir-là en sortant elle se dépêcha. Remit à plus tard ses courses au supermarché et sa réservation à la gare.

Arrivée chez elle, elle jeta veste et sac pêle-mêle sur le canapé et courut dans la chambre. Marc n'était pas encore rentré. Tant mieux.

Elle avait envie de remonter le cours de sa vie, de se retrouver baignée dans une période bénie, faite de petits soucis et de grosses joies.

Elle ouvrit l'armoire, monta sur l'escabeau ; là-bas sur l'étagère du haut, au fond, dans la pénombre, dormaient les cartons de sa jeunesse studieuse. D'un geste nerveux, elle balaya une pile de torchons qui lui défendaient l'accès à son existence.

Avec une émotion un peu impatiente, elle exhuma le précieux carton. Qu'il était lourd ! Soigneusement ficelés par année, reposaient ses cahiers d'écolière.

Cours de Maths de 4^{ème}... Ils étaient là, un peu jaunis mais intacts. Sommes algébriques, angles égaux, triangles isocèles, équations du second degré... Tous ces monstres aujourd'hui sans consistance avaient été les tyrans de son année. Tyrans manipulés par un dictateur : Berger !

Elle le revoyait arriver le matin, strict dans son costume sombre. Homme banal, en quelque sorte. Mais, une fois dans la classe, la métamorphose s'opérait, brusque, totale.

La veste tombait, et une blouse la remplaçait, le couvrant jusqu'aux genoux. Grise, plus que blanche, à force d'être portée. Le cartable, jusque-là tenu sans ostentation, se jetait avec fracas sur le bureau.

Le silence envahissait la salle. Le moindre bruit s'étouffait immédiatement, par la volonté expresse de son initiatrice timorée.

Berger régnait sur son groupe de filles de quatorze ans, à peine pubères, mais déjà appelées irrésistiblement par l'impétueuse adolescence.

- Cahier d'appel.

Sec et net, l'ordre avait retenti. En quelques secondes, et avec une efficacité remarquable, le cahier parvenait dans les mains de l'intéressé, qui s'empressait de l'ouvrir et de l'étudier. Véronique sentit alors, comme dix-huit ans auparavant, des frissons lui courir le long du dos. Une sueur glacée la prenait aux tempes, aussi glacée que celles-ci devenaient brûlantes. L'interrogation orale ! Ce quart d'heure redouté par toutes ! Non pas qu'il fût particulièrement horrible : une fois les choses enclenchées, si la leçon était sue, si l'exercice était fait, on

oubliait presque qu'on se trouvait sur la sellette. On tendait son énergie pour la réussite, et le temps parvenait à passer.

Berger, magnanime, glissait même parfois quelques paroles agréables. Mais il possédait au plus haut point l'art de vous mettre mal à l'aise par un simple regard, un simple feu ironique de ses prunelles enfoncées. D'ailleurs il en usait souvent, sans mot dire, sa tête se déplaçant lentement, de vos pieds à votre visage, balayant tout votre être d'un même faisceau puissant. Et on s'apercevait, après ce quart d'heure de tableau noir et de craie blanche, que l'on avait été percée, fouillée, profondément déshabillée.

Ainsi n'était-il jamais anodin de passer au tableau. Et Berger le savait bien, qui faisait durer chaque matin l'instant du choix de sa victime. Cette minute se prolongeait des heures, son visage se promenant du haut en bas de la liste d'appel.

- *C'est du sadisme*, disaient les filles à la sortie du cours.

Exagération sans doute, mais Berger, de toute évidence, s'amusait avec les nerfs de ses élèves. Il y prenait une jouissance certaine. Oui ; certaine, visible, et perçue.

Personne n'osait souffler mot, et les plus délurées plongeaient chaque matin leur nez dans leur cahier, dans la fièvre d'une ultime - et inutile ! - révision.

A dire vrai il inspirait parmi ses ouailles des sentiments divers : un subtil mélange d'angoisse, de respect, de critique, d'admiration, d'attirance. Beaucoup le trouvaient malgré tout sympathique ; d'autres le craignaient tout en se défiant de lui.

Mais toutes reconnaissaient qu'il les faisait travailler d'une manière optimale.

Et certaines même, dont Véronique, lui vouaient un amour juvénile. Sentiment naïf et pur s'il en est.

A personne en tous cas il n'était indifférent. Chacune s'efforçait, suivant son niveau, d'améliorer ses résultats en Mathématiques, parvenant ainsi, parfois pour la première fois, au mieux de ses possibilités. Ne serait-ce que pour éviter le moment éprouvant de l'interrogation ! Car Berger, en bon pédagogue, désignait de préférence les élèves en difficulté.

...

Époque bénie... De cette année-là datait son modeste décollage en Mathématiques...

Elle avait développé, avec son amie Laura, un culte secret du « Dieu Berger ». Il exerçait sur elles une telle fascination que son image les poursuivait. Toute information le concernant devenait précieuse ; tout objet ayant été en contact avec lui devenait sacré.

Elles avaient réussi à repérer sa voiture et l'endroit où il la garait. Un jour même, elles en étaient à glisser sous son essuie-glaces un petit papier plié et longuement mûri, qui avouait un amour impossible ... et anonyme !

Elles avaient épié l'heure à laquelle il mangeait à la cantine des profs.

Cette pièce se situait sous les grands escaliers du hall, et une porte vitrée en défendait l'accès. Les élèves n'avaient évidemment pas le droit d'y pénétrer. Une fois le repas fini, les pionnes les conduisaient dans la cour quand il faisait beau et en étude quand il pleuvait.

Véronique et Laura avaient depuis longtemps médité leur coup : il leur serait facile de s'écarter du rang et de se tapir dans l'encoignure des grands escaliers, à deux pas de la porte interdite.

Elles en avaient depuis longtemps observé la vitre, dont le verre, opaque, les empêchait de discerner ce qui se passait à l'intérieur. Dommage... Il eût été si exaltant de voir Berger, de le surprendre dans son contexte humain et privé. Comment réagissait-il devant l'infecte viande dure dont personne ne voulait ou devant la gaufre tiède et caramélisée que chacune s'arrachait ? Sur quel ton parlait-il à ses collègues ? Et de quoi ?

Cela, il ne leur serait pas donné de le connaître. Mais le simple fait de se sentir à deux pas de lui, séparées uniquement par cette cloison vitreuse, leur suffisait.

Quand le rang fut passé avec sa cohorte de surveillantes, elles sortirent de l'ombre où elles s'étaient terrées, et s'approchèrent de la porte. Toujours plus près... Elles en vinrent à coller leur visage brûlant à la vitre de séparation.

Et une idée de génie traversa l'esprit de Véronique : des grimaces ! Elles allaient faire des grimaces. Leur trop-plein d'anxiété, d'excitation, d'amour, trouverait ainsi un exutoire.

Sans risque majeur, elles allaient pouvoir se défouler...

Jamais, je crois, elles ne firent preuve d'autant d'imagination pour élargir une bouche, retrousser un nez, contorsionner une langue ou écarquiller des yeux.

C'est alors que la porte s'ouvrit.

Avec une violence d'autant plus ressentie que rien ne laissait prévoir ce déclenchement de fureur.

- Pedros, Deva, quatre heures de colle !

L'ogre avait jailli, ressortant dans sa hargne l'inhumanité du nom de famille...

Leur sang n'avait fait qu'un tour ; et avec une rapidité dont elles ne se seraient jamais cru capables, elles s'étaient retrouvées dans la cour, le cœur battant, sans avoir été aucunement signalées par le « radar » des surveillantes.

Mais le mal était fait. Car Berger avait vu, et Berger avait proféré la sentence. La vitre, odieuse traîtresse, n'était opaque que d'un côté : le leur ! Comme ils avaient dû s'amuser, les profs, de leurs grimaces renouvelées et surtout de l'impunité dont elles pensaient jouir ! Seul Berger n'avait pas ri. Car il se savait, évidemment, le destinataire de cette plaisanterie grotesque.

Tout le restant de la journée se passa, enfiévré, à poursuivre sans résultat possible cette interrogation vitale : étaient-ce des menaces sans lendemain dictées par la colère, ou un arrêt imposé avec la fermeté du définitif ?

Jamais élèves ne se présentèrent aussi angoissées à un cours de Maths. Leur nuit s'était déroulée dans les affres oniriques d'un verdict de cour martiale...

Berger arriva dans son costume sombre, comme à l'accoutumée, serviette au bout du bras, peut-être un petit peu en retard. Il rentra, secrétant un silence lourd, et posa - sans bruit ! - le cartable sur le bureau.

Quand toutes furent installées - et uniquement à ce moment - il prononça, mais cette fois-ci avec la maîtrise d'un calme apparent, les mêmes mots que la veille :

- Pedros, Deva, quatre heures de colle !

La peine était sans appel.

De la classe montait une muette interrogation. Au-dessus du tableau, en équilibre sur le néon qui servait à l'éclairer, oscillait dangereusement la pantoufle de gymnastique de Véronique. Alors s'éleva une fluette et courageuse déclaration :

- *Monsieur, la chaussure de gym, ce n'est pas Véronique et Laura, c'est moi.*

Tous les regards convergèrent vers cet objet que personne n'avait remarqué, censé sans doute produire un autre effet, mais devenu ridicule parce qu'inutile.

- *Lany, dix fois la leçon à copier ! Mais ce n'est pas la raison des heures de colle de vos collègues. Vous, vous ne savez pas, mais elles, elles savent.*

L'affaire en resta là. Les souvenirs de Véronique s'estompaient à cet endroit, sa mémoire n'ayant enregistré avec certitude ni la réaction de ses parents (habitué il est vrai à certaines frasques) ni la durée et le déroulement de la peine. Il y avait eu sans doute plus de peur que de mal ; et jamais M. et Mme Pedros n'avaient su quels sentiments à la fois coupables et purs se cachaient derrière une banale sanction disciplinaire.

Véronique allait-elle, forte de ses trente-deux ans, rappeler à Berger la force, l'autorité, la fascination qu'il avait incarnées... et qui l'avaient quitté ? Serait-il charmé du souvenir... ou honteux de la déchéance ?

Elle n'osa s'ouvrir de ce dilemme, ni à Marc ni au psychanalyste, et résolut de demeurer dans l'alternative, tout en épiant chez Berger le moindre signe favorable à une révélation.

Le mercredi 28 arriva enfin, date tant attendue parce que couplée sur le carnet de rendez-vous avec le nom du prof de Maths.

Entre temps, Véronique n'avait même pas demandé la plus infime précision sur le client.

Etait-ce la pudeur que lui dictait l'étincelle soudain ravivée de cette flamme platonique et lointaine ? Elle n'aurait su le dire.

Malgré la température printanière qui invitait à se découvrir, Berger avait revêtu le même pardessus gris que la fois précédente.

Véronique l'introduisit, et laissa passer l'entretien avec l'émotion d'une collégienne qui attend la sortie des cours pour retrouver son amoureux, à la fois impatiente et un peu anxieuse.

Il apparut enfin, minuscule dans la profondeur du couloir. Le psychanalyste le reconduisit jusqu'à la porte. C'était vrai ! Elle avait oublié ce détail : comment l'accoster désormais ? L'homme de l'art l'expédia calmement sur le palier, après en avoir enclenché la minuterie.

- *Véronique, vous noterez pour M. Berger : mercredi 15 à la même heure.*

Elle noterait ; oui, elle noterait.

Mais pour l'instant, il partait et elle ne lui avait rien dit. Devait-elle encore attendre jusqu'au 15 ?

Pendant que le docteur disparaissait dans son cabinet, elle se précipita au-dehors.

Le prof était toujours là, face à l'ascenseur qui avait décidé d'être occupé.

Brusquement, impulsivement, elle l'appela :

- *Monsieur Berger !*

Il se retourna, avec le reste de cette pesanteur qu'il mettait à jeter, jadis, son cartable sur le bureau.

- *Monsieur Berger, Véronique Pedros ...*

Un silence. Sa face pâle s'était éclairée d'un imperceptible sourire. (Oui, c'était un sourire, elle en était sûre.)

Et, pendant que l'ascenseur, à grand fracas, s'ébranlait, répondant à cette nouvelle sollicitation, il murmura, comme pour lui-même :

- *Pedros, Deva, quatre heures de colle !*